

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre-Claude GARDAZ

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 38-41

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Jeudi, 19 décembre 1957, 9 heures du soir.

Au collège, une porte du troisième étage se referme mystérieusement sur les physiciens et les philosophes. Les autres s'endorment déjà.

Derrière la porte ? Une féerie. Dans un coin, des tables. Plus de lits. Kessler, Rochat et Chêne pourront dormir où ils voudront, dans le corridor si cela leur fait plaisir. Au milieu de la chambre, un scintillement de lucioles, de boules et de guirlandes, bref un sapin de Noël, avec des fleurs et des cadeaux dans un décor un peu farfelu de beaux nénuphars, de carlingues d'avions, de chênes touffus, d'uniformes guerriers, de gracieux visages.

Et voici que s'élèvent de doux accents, « Salut, glacier sublime », « Voici Noël », « Jura, ô mon Jura » (entonné par la voix de Gisiger), « Mon beau sapin », etc. Et l'on choque son verre... pardon ! sa tasse de café en des « Prosit » frénétiques. Et l'on dévore des petits fours et des assortiments de biscuits dans le recueillement général. En vain attendra-t-on des discours ou des sermons. A la place : le tour de chant vaudois de Cornaz, et une production fort modeste et silencieuse (je veux parler du cas Cachat). Tous ces agréments, du moins, n'auront dérangé dans leur quiétude ni Baselgia ni Donnet-Monay, heureux de trouver un endroit plus tranquille et moins fréquenté que leur salon-fumoir, où l'on aime venir philosopher entre les heures, et contre leur gré.

Jeudi, 19 décembre 1957 ? La Saint-Nicolas est déjà passée, il n'est donc plus question de Père Noël. D'ailleurs, Schaller et Hubert Broquet ont depuis longtemps abandonné défroques, verges, biscômes et grosses voix. Cependant, si vous regardez la photo de la soirée, derrière la guitare, vous trouverez un père tout de même, pétillant d'humour et de malice. Alors, vous devinez ? vous voyez en l'honneur de qui fut donnée cette petite fête ? Pas encore ? Eh ! bien, écoutez l'hymne triomphal qui clôtura la soirée :

*Gaudeamus, exultemus
Quia nobis est laetitia.
Nos piget philosophiae
Nos taedet physicae.
Mathematicas obliviscamur,*

*Et historiam et linguas !
Sursum autem corda !
Hic dies est magnificus
Quia dies est nostri carissimi Patris,
Philosophorum physicorumque praeffecti :
Domini Darii Gianetti.*

Puis vinrent les vacances de Noël. Le premier à quitter le collège fut Zumthor, qui avait hâte de retrouver le pays des tulipes. Mais je crois que, malgré ses précautions, il fut bien le dernier à retrouver sa famille.

L'aventure commence un samedi à six heures du matin, au départ du direct pour Bâle, qui emporta notre « tulipe » et ses valises sans incident. Lausanne, Yverdon, Neuchâtel..., rien à signaler, sinon que le train, à mesure qu'il avançait, collectionnait les minutes de retard.

A Bâle, il y a deux gares, la Hauptbahnhof sur la rive gauche, et la gare allemande sur la rive droite. Quand notre ami arrive à la première, le train pour la Hollande avait déjà gagné la seconde. Que faire ? Car la situation se complique d'une petite sœur qu'il fallait rejoindre avant de continuer le voyage, et qui n'est pas là. Zumthor organise des recherches.

— On demande Mademoiselle Zumthor au pied de la grande horloge, hurlent les haut-parleurs de la Hauptbahnhof.

Pas de réponse. Zumthor engage une poursuite désespérée, et saute dans un tram. A une allure de... tramway, il longe des files interminables de maisons, franchit le Rhin, et se retrouve enfin dans le Petit-Bâle. Mais à la gare allemande, hélas ! l'express venait de partir ...

La situation devient cornélienne. La petite sœur est-elle en route, ou bien attend-elle quelque part sur les quais ?

— On demande Mademoiselle Zumthor au guichet, clament les haut-parleurs de la gare allemande.

Pas de réponse. Notre ami est perplexe. A-t-elle des papiers, de l'argent ? Comment le savoir ? Un téléphone, qu'il a l'idée de faire au pensionnat d'où vient la petite, le rassure. Satisfait, mais affamé, il se rend au buffet de gare, où sans se presser, il entame la longue attente auquel il est forcé. Jusqu'à minuit pas de train. Le bifteck est bon, mais soudain :

Achtung, Achtung ! On demande Monsieur Zumthor au téléphone.

Surprise, inquiétude. Un monsieur qui n'a pas dit son nom lui annonce qu'il va le rejoindre dans quelques instants. Il arrive. Bizarre, car il est totalement inconnu de notre héros.

L'atmosphère devient dramatique. L'inconnu mi-gêné, mi-souriant,

essaie en vain de se faire comprendre, mais « Tulipe » est sur ses gardes, et ne tient pas à se faire croquer par un grand méchant loup.

— Vous faites erreur ! Que voulez-vous ? Je ne sais pas qui vous êtes.

Désespéré, l'homme tire enfin un papier et un crayon de sa poche, rassemble ses rares notions de français, et écrit du mieux qu'il peut :

« Je suis le frère d'une religieuse du pensionnat de votre petite sœur. Elle vient de me téléphoner et m'a renseigné sur votre situation. Si vous le voulez bien, je peux vous héberger chez moi jusqu'à ce soir. »

Le visage de « petit Tulipe » s'illumina. Il passa une agréable fin de journée, et arriva sans encombre à la maison le jour suivant, où ses parents n'étaient pas inquiets, car il avait encore eu le temps de téléphoner à une connaissance de Mannheim, qui fit annoncer à la petite sœur, quand le train passa, que son frère n'était pas mort...

Bien que Kessler eût désiré recommencer un jour plus tôt — il avait hâte de se voir externe et avait déjà fait le 6 au soir le voyage jusqu'à Delémont pour engager les Jurassiens à faire comme lui — le collègue n'a repris son activité que le 8 au matin. Comme d'habitude les copains se sont retrouvés, avec en plus beaucoup de « Bonne Année » circonstanciels, et chez les physiciens beaucoup de discussions animées sur les échéances qui deviennent menaçantes. Et les notes prennent une importance jusqu'ici insoupçonnée. Voici une conversation entendue par hasard ;

— Salut, vieux ! As-tu passé de bonnes vacances ?

— Pas mal, merci ; et toi ?

— Dès que j'ai reçu les bons vœux de Monsieur le Recteur..., et les notes, elles se sont passées dans le calme et la détente. J'ai 4,7 ; et toi ?

— Je ne suis pas mécontent de mon premier trimestre.

— Combien as-tu ?

— A vrai dire, je suis assez satisfait.

— As-tu fait une bonne note à la philosophie ?

— Vraiment, je suis même très content de mon bulletin.

— En 4 ou en 5 ?

— J'aurais peut-être pu un peu mieux travailler, mais cela n'enlève rien à ma satisfaction, qui est grande, et à mon contentement, qui est considérable.

— Et les maths ?

— Je n'en demande pas plus. Je suis heureux et tranquille.
— Tu te moques de moi ? Exprime donc une bonne fois tes succès par quelques chiffres exacts !
— Ah non ! Cela est une affaire strictement personnelle. Et puis, mêle-toi de tes affaires. Je ne veux pas les savoir, moi, tes notes ! Tout ce que je peux te dire, c'est que je suis content !
Certainement, voilà quelqu'un qui avait bien besoin de se rassurer lui-même...

De leur côté, les professeurs ont tout fait pour tranquilliser les physiciens, leur assurer des fins de trimestre pas trop chargées, et une bonne forme pour les examens de maturité. Voici les propos réconfortants et clairvoyants de quelques-uns :

Monsieur Michelet :

— Messieurs, comme je sais par expérience qu'il est inutile de charger d'examens les fins de trimestre, et que par ailleurs tous les professeurs ont la fâcheuse coutume de se mettre les bâtons dans les roues en rivalisant d'adresse pour placer toutes leurs répétitions dans la même semaine, je vous propose une décentralisation salutaire, et vous invite à revoir toute votre optique et toute votre chimie des métaux pour la semaine prochaine.

Monsieur le Recteur :

— Vous n'avez certainement rien à faire de spécial en ce début de trimestre. Composez-moi donc une dissertation sur les causes pour la semaine qui suit.

Monsieur Saudan :

— Il va falloir songer à revoir vos cours de philosophie antique.

Monsieur Viatte :

— Vous n'avez rien fait le trimestre précédent. Il est temps que vous redescendiez de la lune à la réalité : Samedi, examen sur le surréalisme.

Monsieur Gianetti :

— Vous préparerez pour la fin de ce mois l'examen important de mathématiques remis en décembre pour vous soulager. Comme vous avez du temps libre, préparez-le longuement.

J'envie les absents. Qu'il ferait bon s'être cassé une jambe à Nouvel An !

Pierre-Claude GARDAZ, phys.